Ḥokhma 85/2004, pp. 2-15

par †Lesslie NEWBIGIN

Confesser le Christ dans une société multireligieuse

Cet article a été écrit par l'un des grands hommes d'Eglise du 20e siècle. Presbytérien du nord de l'Angleterre, Lesslie Newbigin a été tour à tour missionnaire en Inde, pionnier du Conseil Œcuménique des Eglises, évêque de l'Eglise de l'Inde du Sud, secrétaire général du Conseil international des Missions, évêque de Madras puis professeur d'œcuménisme à Birmingham. Publié en 1994 par le Scottish Bulletin of Evangelical Theology, *ce texte nous a semblé encore très actuel et pertinent. Il a été traduit par Yannick Imbert.*

Pour aborder la question du témoignage au sein d'une société multireligieuse, il me semble évident que nous devons commencer à partir de l'Evangile lui-même. Pour moi, l'un des plus merveilleux versets du Nouveau Testament est le dernier de l'Evangile de Luc qui dit qu'après l'Ascension, les disciples revinrent à Jérusalem et qu'ils se tenaient continuellement dans le Temple, louant Dieu.

La mission comme louange

La première réponse à l'Evangile est la louange. La première chose à faire, dans n'importe quelle forme de missiologie, est la louange. L'Evangile commence avec une immense explosion de louange ; si Dieu a fait cette chose incroyable, alors tout le reste, pour ainsi dire, se trouve balayé par cela. Il y a une chose à faire, c'est louer Dieu. La mission est essentiellement et premièrement un débordement de louange. Il me semble que l'un des

signes terribles de notre nature déchue est que, de bien des manières, nous changeons constamment cette louange en tâche ou fardeau – quelque chose qui pèse sur nous. Nous citons constamment de travers l'Envoi en mission, laissant de côté la première partie, essentielle. Nous répétons : « Allez dans toutes les nations et faites des disciples », ce qui ressemble à un commandement, un ordre, un fardeau qui pèse sur nos épaules, mais nous oublions ce qui précède : « Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre » et c'est ainsi que vous pouvez aller et le dire au monde. C'est ce que Dieu a fait qui est le point de départ de tout cela et qui doit déborder dans une explosion de louange – comme un nuage radioactif qui s'étend sur le monde entier après une immense explosion, une radioactivité qui n'est pas mortelle mais qui donne la vie.

Une autre conséquence de notre raisonnement distordu est que nous nous focalisons sur le « comment » de mon salut et de celui des autres. En d'autres termes, la problématique se déplace du désir de glorifier Dieu à la question de savoir comment je peux être sauvé ou comment quelqu'un d'autre peut être sauvé. Et cela arrive parce que nous nous sommes laissés induire en erreur par les présupposés de notre culture, qui regarde le christianisme comme un élément parmi d'autres, qu'on appelle des religions et qui traitent d'opinions personnelles et d'expériences personnelles mais pas de faits publics.

L'Evangile en tant que fait

Le mot « fait » a pris un sens bien particulier dans la culture qui suit l'ère des Lumières[1]. A l'origine, il vient du latin *factum* : quelque

[1] Cette étude fut donnée lors d'une conférence intitulée « Confesser le Christ dans une société multireligieuse », organisée par la *Rutherford House* et le *Scottish Lausanne Committee*, à Larbert en mai 1994. L'étude a été transcrite à partir du discours oral, et est présentée à peu près comme elle a été prononcée. Dans la discussion qui suivit, un membre de l'assistance me fit remarquer avec raison que mon argument sur l'Evangile comme « fait » soulevait de nombreuses questions épistémologiques que je n'avais pas évoquées. Je me suis rendu compte que ces questions nécessitaient un traitement minutieux. Si je m'étais adressé à une assemblée de personnes qui n'étaient pas engagées dans la foi chrétienne, il aurait été nécessaire d'entamer toute une discussion sur la relation de ce que nous appelons « faits » avec le cadre interprétatif qui leur donne leur statut.

chose qui a été fait et qui, ayant été fait, est présent et ne peut être changé. Nous pouvons comprendre et interpréter cela de plusieurs manières mais le formidable « fait » demeure, et c'est le cœur de tout ce dont nous parlons dans l'Eglise chrétienne, que Dieu a accompli cette chose stupéfiante. Il a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique – le Verbe a été fait chair – et cette ultime réalité qui est au-delà de nos conceptions et de nos compréhensions, abîme que nul esprit humain ne pourra combler, nous est cependant devenu accessible. Et cela, nous l'avons vu, nous l'avons entendu, et nous l'avons saisi. C'est un fait historique qui nous est accessible et par lequel Dieu a agi afin de nous sauver de notre éloignement pour nous amener à lui.

Dans notre culture cependant, le message chrétien n'est pas vu comme un « fait » mais comme une question d'opinions privées. Alors qu'il y a peu de siècles il était enseigné que le « principal but de l'homme était de glorifier Dieu et nous réjouir en lui pour toujours », ce n'est plus un fait mais une opinion personnelle, et glorifier Dieu dans un culte public est répertorié maintenant parmi les « activités de loisirs » dans les statistiques publiées par le *Stationery Service* de Sa Majesté. A cause de cela, l'attention se concentre sur la personne : mon expérience et mon salut. C'est ici la position de mon vieil ami John Hick. Sa théologie est devenue presque orthodoxe ; pour lui, en effet, la religion n'est pas un ensemble de vérités qui revendique notre assentiment mais une série de voies alternatives conduisant au salut personnel. Si nous situons là l'essentiel, alors il nous faut nous livrer à ces merveilleuses contorsions exégétiques pour essayer d'ajuster divers textes bibliques à l'espoir du salut universel. Mais c'est certainement mettre l'accent au mauvais endroit.

Le christianisme, qui est un phénomène ambivalent, changeant, discutable (des choses horribles ont été commises et le sont encore au nom du christianisme, comme nous le savons tous) est notre tentative faillible et souvent horrible de rendre compte de ce que Dieu a fait en Jésus-Christ. Il est certain que notre attention doit se fixer sur ce point. S'il est vrai que Dieu a fait cela, cette réalité doit colorer tout le reste. Cela ne peut pas être considéré comme un fait parmi une série de faits inté-

ressants qui peuvent être rangés dans nos encyclopédies, mais ce doit être celui qui forme, détermine, évalue toute chose. Si ce que nous célébrons est un fait, cette chose étonnante que Dieu a accomplie, alors la première chose à dire, la chose essentielle, est que cette étonnante, submergeante générosité de Dieu doit être reflétée dans la vie de chaque communauté chrétienne. Elle doit être un lieu où l'étranger est aimé, bienvenu et accueilli. Que Dieu nous pardonne : nous savons que nos congrégations n'en sont pas là, et de loin. Elles deviennent vite introverties et récalcitrantes à l'accueil de l'étranger. Trop souvent nous devenons une assemblée de gens qui apprécient la compagnie les uns des autres parce que nous sommes semblables. Par conséquent, le centre de l'Evangile doit nous conduire à cet amour chaleureux, accueillant pour chaque être humain, quelle que soit sa croyance, quels que soient ses péchés, quel qu'il soit. Cela doit manifestement être la priorité essentielle.

Quand nous affirmons que nous parlons d'un fait, qui concerne non seulement la façon dont je vais être sauvé mais l'état réel des choses, nous admettons en même temps que nous vivons dans un monde où d'autres affirmations de ce type sont faites. L'islam, par exemple, contredit catégoriquement l'affirmation centrale de l'Evangile. Pour lui, il n'est pas vrai que Dieu soit mort pour nos péchés sur le Calvaire ; c'est un blasphème que de parler ainsi. Pour l'hindouisme, les faits historiques allégués à propos de Jésus peuvent être inspirants et intéressants, mais ils appartiennent à un monde qui ne touche pas la réalité ultime. Ils font partie de ce monde changeant des illusions où nous ne trouvons pas la vérité ultime. Cela peut être une belle histoire à raconter, illustrant une certaine manière de comprendre la réalité ultime, mais n'y donnant pas accès. Pour la culture largement dominante dans notre société – qui n'est pas une société chrétienne, mais qui dérive des Lumières et qui participe maintenant de l'effondrement de la vision que les Lumières avaient de vérités éternelles et indubitables – la confession des chrétiens concernant Jésus ne peut être qu'une opinion personnelle. Cela ne peut pas être une vérité publique. C'est dans cette situation que nous avons à témoigner de l'Evangile. Je suggère maintenant d'en tirer quelques conséquences.

Implications

La première, et probablement la plus évidente, est celle-ci : s'il est vrai que Dieu a fait ce que nous affirmons dans les confessions de foi chrétiennes, ce ne peut pas être un point de vue parmi d'autres. C'est le critère d'évaluation et de compréhension de tout le reste. En fin de compte, nous ne comprenons quoi que ce soit dans sa profondeur véritable qu'à partir du point de vue qui nous est donné dans le « fait » de Jésus-Christ.

La seconde implication, par conséquent, est que tout être humain, où qu'il soit, est inclus dans l'amour de Dieu. Tous les êtres humains sont faits à l'image de Dieu. Tous sont illuminés par la lumière qui est Jésus-Christ – la lumière qui illumine toute personne. Il n'y a pas d'être humain – je suis convaincu que c'est absolument fondamental – en qui il n'y ait aucune trace de la grâce de Dieu, de la pitié de Dieu, de la bonté de Dieu. Je ne me sens pas très à l'aise avec la terminologie de la « grâce commune » et de la « grâce salvatrice ». Je sais qu'elle a une longue histoire dans la tradition réformée, mais elle me rappelle malgré moi la vieille idée catholique de la grâce comme marchandise que Dieu dispense à des degrés différents. Je trouve cette idée très peu biblique. Il me semble que le témoignage de la Bible est que la bonté aimante de Dieu repose sur toutes ses œuvres et que la grâce de Dieu n'est pas, comme cela a été soutenu, une marchandise. C'est la bonté de Dieu, cette tendre, gracieuse, aimante attention de Dieu qui entoure tout être humain.

Cela signifie donc que, dans notre approche de personnes d'autres croyances, notre premier intérêt, notre premier désir doit être de chercher, de reconnaître et de nous réjouir de tous les signes de la bonté de Dieu que nous trouvons chez nos semblables, qu'ils soient humanistes, athées, bouddhistes, marxistes, musulmans ou je ne sais quoi d'autre. Bonhoeffer critique sévèrement cette forme d'évangélisation qui tente de démasquer les péchés cachés dans les personnes de telle sorte que nous puissions ensuite leur présenter l'Evangile : si cette personne est musulmane ou hindoue ou autre, c'est qu'il doit y avoir quelque chose de mauvais ; il doit y avoir un péché quelque part... Bonhoeffer appelle cela méthodisme,

ce qui n'est pas très juste pour nos amis méthodistes. Je pense qu'il est extrêmement important que nous commencions plutôt par reconnaître, accueillir, chérir, admirer et révérer tous les signes de la grâce de Dieu que nous voyons de manière si touchante parmi les gens d'autres croyances, y compris des « sécularistes » et des athées très dévoués. Nous les entendons tous dire, à un certain degré : « Dieu aide-moi ».

La troisième chose à dire est que la venue de Jésus est en même temps venue du jugement. Il a été dans le monde et le monde ne l'a pas connu. Il est venu vers les siens et les siens ne l'ont pas reçu. La venue de la lumière qui illumine tout le monde est en même temps dévoilement de tout ce qui n'est pas lumière. Et nous ne pouvons pas esquiver cet élément précis du jugement qui est présent dans le Nouveau Testament.

Amour, jugement et surprise

J'ai toujours trouvé surprenant que des personnes parlent comme si le Dieu de l'Ancien Testament était le Dieu de colère et le Dieu du Nouveau Testament le Dieu d'amour. Une des expressions les plus touchantes de l'amour de Dieu peut être trouvée chez Osée, par exemple. Par ailleurs, il n'y a rien dans l'Ancien Testament qui corresponde à la terrible sévérité de certaines paroles que notre Seigneur a prononcées à propos de la possibilité d'être perdu. Mais il faut se rappeler que ces paroles sont adressées avant tout à ceux qui se croient sauvés, qui pensent qu'ils ont raison. A plusieurs reprises, les paroles terribles et sévères de notre Seigneur sont adressées à ceux qui se croient assurés d'être déjà entrés. Ce ne sont pas les ronces autour de la vigne qui vont être retranchées et brûlées mais les sarments qui ne portent pas de fruits.

La seconde chose à noter, dans l'enseignement de notre Seigneur sur les réalités dernières, est qu'il insiste sur l'élément de surprise : les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers. Impossible de ne pas remarquer que presque toutes les paroles eschatologiques de Jésus tournent autour de cette surprise. Certaines personnes prennent la parabole des brebis et des boucs (Mt 25,31ss) comme des paroles définitives

à propos du jugement dernier et elles sont sûres que leurs bonnes œuvres vont les tirer d'affaire. Il vaut la peine de souligner que ceux qui sont à droite sont étonnés d'apprendre qu'ils ont fait de telles choses. Une fois encore la surprise est au centre même de la parabole des fins dernières. Quand quelqu'un dans la foule demande à Jésus : « N'y aura-t-il que peu de gens qui seront sauvés ? », il leur dit : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup chercheront à entrer et ne le pourront pas » (Lc 13,23-24). Ce n'est pas une question que nous posons à propos d'autres personnes, mais que nous nous posons à nous-mêmes. Par ailleurs, on trouve des passages très « inclusifs » dans le Nouveau Testament comme Romains 5 ou – mieux encore – le développement saisissant de Romains 9-11, qui commence par l'incroyance des juifs, ceux à qui tout a été donné, et qui se termine par la vision du moment où la plénitude des païens sera rassemblée et tout Israël sauvé.

Nous sommes appelés à vivre, me semble-t-il, avec cette tension entre l'amour de Dieu et la colère de Dieu. La vie chrétienne ne nous sécurise pas totalement ; nous avons à vivre en tension entre confiance et crainte. Le même Paul qui a dit : « Personne ne peut nous séparer de l'amour de Christ » (Rm 8,39) a pu aussi écrire : « Je traite durement mon corps et je le tiens assujetti, de peur qu'après avoir proclamé le message aux autres, je ne sois moi-même éliminé » (1 Co 9,27). Je pense donc qu'il est erroné de se centrer sur la question « un musulman ou un hindou peut-il être sauvé ? ». C'est l'une des faiblesses d'une bonne partie du christianisme contemporain que de ne pas parler du jugement dernier et de la possibilité d'être finalement perdu. Il s'agit d'un élément des Evangiles que nous ne pouvons ignorer. Mais je suis certain que retrouver l'enseignement central de notre Seigneur nous épargnerait ces débats anxieux sur les bénéficiaires et les conditions du salut. « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite ! » La vraie question – pour en revenir au commencement, au point à partir duquel la missiologie a souvent dévié – n'est pas comment puis-je être sauvé, mais comment Dieu peut-il être glorifié ? Telle est la réponse à l'Evangile : la prière et la louange. Et la mission de l'Eglise est de répandre cette formidable louange.

Amitié et respect

Quelles seraient les conséquences pratiques d'une telle manière de voir l'Evangile ? Je voudrais en suggérer quelques-unes. La première est simplement l'amitié humaine, ordinaire, les moyens habituels par lesquels nous nous lions d'amitié avec les autres. Pourquoi en faisons-nous toute une histoire lorsqu'il s'agit de quelqu'un d'une autre croyance ? Nous ne faisons pas cela lorsqu'il s'agit d'un humaniste sécularisté – dont la foi est totalement différente de la foi chrétienne, d'une certaine manière beaucoup plus éloignée de la foi chrétienne que certaines des religions dites non-chrétiennes. Nous n'avons pas de grandes conférences d'Eglise pour savoir comment lier une conversation avec un humaniste sécularisté qui habite la porte d'à côté. Nouer une amitié ordinaire est sûrement la toute première et la plus simple des choses à faire. Cela comprend bien entendu le partage de l'hospitalité. Une des choses que nous apprenons lorsque nous arrivons à connaître nos voisins, spécialement nos voisins asiatiques, c'est la formidable chaleur de leur hospitalité, qui souvent nous fait honte. Etre capables d'offrir et de recevoir l'hospitalité est une réalité humainement très enrichissante, qui devrait être au centre même de notre vie quotidienne lorsque nous vivons dans une société multiculturelle et multireligieuse.

Que dire au sujet des invitations que nous recevons à nous rendre dans les lieux de culte des autres, mosquées ou temples ? Je pense que si nous sommes invités, il est juste de répondre positivement. Avec les mots du grand missionnaire écossais Nicol McNicol, « nous pouvons révérer leur révérence ». Nous pouvons nous asseoir tranquillement et respecter leur révérence même si nous ne pouvons pas nous-mêmes prendre part à la louange qu'ils offrent. Cela est clair, bien sûr, dans le cas de quelqu'un qui va à la mosquée. C'est parfois moins clair lorsqu'il s'agit d'un temple hindou ou d'une *gurdwara* sikh.

Nous devrions aussi inviter des personnes d'autres religions à venir dans nos lieux de culte pour être avec nous lorsque nous célébrons Dieu. Cela me semble juste, seulement si c'est réciproque. Si nous comptons faire cela (c'est peut-être un point mineur, mais néanmoins important),

nous devons être certains que nous disposons de documents propres à les aider à comprendre notre foi. A mon avis, il faut que chaque Eglise locale, dans un milieu où se trouvent beaucoup de musulmans ou d'hindous, dispose d'un stock de portions des Evangiles dans leur langue. Il est assez facile de s'en procurer, par la Société Biblique, dans toutes les principales langues asiatiques ; recherchons également d'autres supports (livres, vidéos) que nous pourrions mettre entre les mains de nos amis d'autres religions afin de les aider à comprendre et à apprendre ce qui concerne Jésus.

Types de dialogues

Il est aussi très important – et parfois très pertinent – que nous nous joignions à nos voisins d'autres religions pour des objectifs communs, de responsabilité civique, d'actions en vue de changements politiques ou sociaux. Le champ de travail est immense. Nous pouvons y prendre part ensemble à des projets communs. C'est souvent le meilleur moyen d'entamer des relations. Au cours de mon ministère missionnaire en Inde, j'ai été impliqué dans deux types de ce que vous pourriez appeler dialogue inter-religieux (je suis très allergique à ce terme de dialogue parce qu'il me semble que nous l'utilisons lorsque nous ne pouvons pas avoir une conversation ordinaire. Quand nous parlons fortuitement avec notre voisin, qui peut être chrétien ou non, nous ne parlons pas de dialogue ; nous avons une conversation. L'utilisation même du mot dialogue indique souvent qu'une conversation ordinaire a échoué ou n'a même pas commencé !). J'avais l'habitude de passer tous les mercredis soirs dans les locaux de la Mission *Ramakrishna* où nous nous asseyions jambes croisées sur le sol et étudiions les *Upanishads* et les Evangiles. Ce type de dialogue m'a été très utile et il a certainement conduit chacun de nous à comprendre les convictions profondes de l'autre. Ce fut le cas pour moi et je crois pour un grand nombre de participants hindous. Mais, dans ce type de dialogue, nous fonctionnons, si je peux m'exprimer ainsi, à partir de positions bien établies et la conversation ne va pas très loin.

Quand j'étais à Madras, où nous essayions de faire face aux problèmes colossaux d'une métropole croissant à une vitesse fantastique, nous avions des rencontres avec des personnes d'autres croyances, y compris des marxistes et des disciples de Gandhi, pour parler de la façon dont nos engagements de foi nous aidaient à éclairer et à résoudre les problèmes ordinaires que nous avions en tant que citoyens de Madras. Ce fut d'une certaine manière un exercice beaucoup plus profitable, parce qu'il n'y avait pas de positions préparées : il n'y a rien dans la Bible au sujet des problèmes auxquels Madras était confrontée. Ce devait être notre foi vivante, la foi telle qu'elle opère en fait maintenant, qui devait être à l'œuvre. Cette façon de prendre part à des projets communs concernant l'ensemble de la communauté est l'une des choses les plus fécondes que nous puissions réaliser.

Nous devons aussi nous rappeler la position de nos amis chrétiens d'Asie, dont beaucoup viennent d'un milieu hindouiste, musulman ou sikh. Dans ma propre expérience à Birmingham, beaucoup ont ressenti une forte amertume devant le peu d'attention que leur prêtaient les Eglises chrétiennes. Elles manifestaient plus d'intérêt pour un hindou que pour un chrétien indien. Le témoignage qu'apportent nos frères et sœurs venant d'un milieu hindouiste, musulman ou sikh est une part importante de la mission de l'Eglise en Grande-Bretagne[2].

Permettez-moi de dire un mot au sujet du dialogue. Le dialogue interreligieux formel est un exercice très valable. Mais c'est quelque chose de spécial, qui n'est pas à mon sens de l'évangélisation. Quand j'étais engagé dans ces discussions dans le monastère hindou, je n'essayais pas de convertir ces gens. Ils savaient que j'étais constamment en train de prêcher et de proclamer l'Evangile dans les rues aux pèlerins se rendant au temple hindou. Ils savaient parfaitement où je me situais. Mais à cet instant précis je n'étais pas en train d'évangéliser ; j'essayais d'atteindre une compréhension mutuelle comme base nécessaire d'une vraie évangélisation. La participation à ce type de dialogue avait une place très limitée

[2] NdT : l'auteur ayant utilisé l'anglais *Britain* (que nous pouvons difficilement traduire par *Bretagne* sans induire une erreur), nous avons choisi de le rendre par *Grande-Bretagne*.

mais importante. Il devait être mené par des gens qui connaissaient pleinement leur propre foi. Nous trahissons nos partenaires si nous ne présentons pas la totalité de la foi chrétienne – si nous essayons, comme cela est parfois arrivé, de la radoucir pour qu'elle soit un peu plus facile à avaler. Nous ne jouons pas franc-jeu.

Nous avons donc à reconnaître que le dialogue n'a que des possibilités limitées. Le concept socratique du dialogue, qui implique une critique mutuelle des positions de l'autre afin de conduire à une vérité plus totale, repose sur la présomption qu'il existe des affirmations fondamentales sur la base desquelles les deux parties peuvent argumenter. Mais ce n'est pas le cas pour le dialogue interreligieux parce que (et je reviens ici à mon premier point) si l'Evangile est vrai, si Jésus est le *Logos*, la Parole faite chair, alors il n'y a pas d'autre base sur laquelle nous puissions travailler que la reconnaissance de Jésus comme Seigneur. Il y a donc de strictes limites à la possibilité de dialogue.

D'autres projets pour la société

Le dernier point que je voudrais soulever, et c'est un point important, est de reconnaître que nos autres partenaires (musulmans, sikhs, hindous) ont aussi leurs projets. Il est particulièrement important de dire cela parce que l'islam a un projet très clair. Il y a une dizaine d'années, la Fondation Islamique de Leicester a produit un document appelé « Le Mouvement Islamique et l'Occident ». C'est un document très substantiel qui dévoile une stratégie globale de conversion de l'Europe Occidentale en une société islamique. Cette stratégie implique des méthodes visant à prendre les places de pouvoir, particulièrement dans le système éducatif, et à atteindre l'objectif ultime qu'un musulman croyant doit poursuivre : rendre la société totalement islamique et gouvernée par la loi de la *shari'a*. Nos amis musulmans sont très clairs à ce propos. Ils ont cet objectif et ils travaillent de manière très vigoureuse de manière à le concrétiser. Cela vaut la peine de mentionner que le militant extrémiste Hisb-ut-Tahrir, qui est banni de tous les pays Arabes, opère librement en Grande-Bretagne et recrute activement dans toutes les universités. Nous ne devons donc être ni naïfs, ni

paranoïaques. Mais nous devons savoir que nos amis d'autres croyances ont aussi leurs projets.

En arrière-plan de toutes nos pensées, nous devons poser cette question : « Quel type de société voulons-nous pour l'Ecosse ? ». Depuis l'effondrement du marxisme, il n'y a pas de modèle alternatif fort à la société dans laquelle nous vivons, à savoir une société profane qui marginalise la foi chrétienne en la considérant comme une activité de loisir et qui croit que l'économie gouverne toute la vie humaine et que la seule finalité digne d'être poursuivie par la nation est la croissance économique. Voilà l'idéologie qui contrôle notre société. L'islam a une vision différente de la société humaine. D'une certaine manière nous devons être reconnaissants envers les musulmans pour le défi qu'ils nous lancent sur ce point parce qu'ils voient très clairement ce qu'est notre société. Ils voient aussi qu'un nombre croissant de personnes de cette société sont attirées par l'islam et deviennent musulmanes à cause du message spirituel clair et incisif que l'islam apporte.

Je ne crois pas qu'il y ait un avenir à l'idée d'une société profane. Elle est partout battue en brèches. Il est évident que, dans toutes les parties du monde où le projet de sécularisation a été poursuivi, le résultat a été la montée du fondamentalisme religieux, qui est maintenant devenu un des facteurs majeurs de la politique internationale. Je crois que nous devons travailler à une société chrétienne. Je veux dire par là une société dans laquelle une proportion suffisamment large de la population serait constituée de chrétiens engagés, afin d'assurer que les lois et la politique de la nation soient compatibles avec la foi chrétienne. Parce que la Croix se tient au centre même de la foi chrétienne et parce que – par conséquent et à la différence de l'islam – nous ne croyons pas que la vérité de Dieu puisse finalement être identifiée avec un ordre politique ; parce que la mort de Jésus – en contradiction catégorique avec le message central de l'islam – est au centre de notre foi, nous ne pouvons plus jamais envisager un type de société chrétienne tel que celui de la chrétienté qui a persécuté et contraint les gens à croire. Je ne crois pas que sur une longue période une société profane puisse garantir la liberté de croyance. Dans ce domaine

de relations interreligieuses, nous devons fermement garder à l'esprit la question ultime : « Quel type de société voulons-nous ? ».

J'ai dit qu'il nous fallait éviter la naïveté et la paranoïa. En effet, il est très facile, dans certaines situations, de devenir paranoïaque face à l'islam. Je connais des situations dans lesquelles des tactiques militantes très dures sont utilisées afin de retirer les directeurs chrétiens du corps enseignant des écoles et ce pour essayer d'islamiser entièrement ces dernières. Il nous faut être réalistes à ce propos, mais pas paranoïaques. Nous devons revenir au centre même du sujet. Je cite à nouveau l'Envoi missionnaire : « Toute autorité m'a été donnée au ciel et sur la terre ». Jésus est à la droite du Père. Jésus règne sur toute chose et nous n'avons donc pas besoin d'être effrayés ni anxieux ni paranoïaques. Nous pouvons être ouverts, confiants, généreux, accueillants avec tous nos semblables de quelque croyance que ce soit avec le même amour que celui par lequel Dieu nous a accueillis.

Pour conclure, je voudrais revenir à mon point de départ. En espérant n'être ni simpliste ni injuste, je pense que cette concentration sur la question de savoir si un hindou ou un musulman peut être sauvé est totalement fausse. Ce sont les affaires de Dieu. Nous ne sommes pas censés nous poser ces questions. Si nous débordons d'émerveillement, comme nous devons l'être, devant ce que Dieu a réalisé pour nous en Jésus-Christ, s'il est vrai que le Dieu Tout-Puissant a fait cette merveille pour nous, alors il y a une sorte de générosité incalculable au cœur même de Dieu qui doit être reflétée dans la vie de nos Eglises. Il me semble que par-dessus tout, le message, avec toutes les réserves et garde-fous que j'ai indiqués, doit être imprégné de grâce. Lorsque nous donnons l'impression aux personnes d'autres religions qu'elles ne sont pas les bienvenues, nous sommes vraiment en train de contredire l'Evangile. Chaque assemblée chrétienne – et c'est évidemment le lieu où l'essentiel se passe : l'Eglise locale, qui confesse la foi, qui la célèbre, qui se réjouit en elle, qui vit par elle, qui l'exprime par la vie de la communauté – est le lieu où l'Esprit Saint est présent pour donner son propre témoignage et pour conduire les personnes dans ses propres voies, souvent par des moyens très étranges et mystérieux,

à la foi en Christ. Lorsque cela se vit, je pense que nous avons les réponses aux questions auxquelles nous sommes confrontés aujourd'hui. ■

Ouvrages de Lesslie Newbigin :

L'Eglise, peuple des croyants, corps du Christ, temple de l'Esprit, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1958.

La mission mondiale de l'Eglise, 1958 ; trad. fr., Paris, SMEP, 1959.

L'universalisme de la foi chrétienne, 1961 ; trad. fr., Genève, Labor et Fides, 1963.

Une religion pour un monde séculier, 1966 ; trad. fr., Tournai, Casterman, 1967.

Unfinished Agenda : an Autobiography, Genève, COE, 1985.

The Gospel in a Pluralist Society, Grand Rapids-Genève, Eerdmans-COE, 1989.